

Yvon le luthier fait tourner les notes

Par Marie-Pascale Dhuez
La Presse d'Armor - 7 Décembre 2005

BINIC

Yvon Le Coant, luthier d'excellence



Les instruments d'Yvon Le Coant, luthier à Binic, sont admirés et essayés par tous les amoureux de musique traditionnelle.

dernière page

Yvon Le Coant est ce qu'on appelle un facteur d'instruments. Bombardes, flûtes traversières, whistles... Dans son atelier de Binic, ce luthier assure toutes les étapes de la fabrication. Il est à la fois perceur, tourneur, polisseur, pointeur. Sans compter la conception et la commercialisation. Les instruments Le Coant sont admirés et essayés par tous les amoureux de musique traditionnelle.

A peine entrée dans l'atelier d'Yvon Le Coant, le téléphone sonne : « Des harpes celtiques ? Ah non madame, désolé. Des flûtes traversières, whistles, binious, bombardes, mais pas de harpes... »

Yvon est habitué, ses journées sont ponctuées de demandes de ce genre. « Vous imaginez s'il fallait que je fabrique tous les instruments ? » dit-il, presque avec regret de ne pas avoir pu dépanner.

Et puis la harpe ne serait pas dans l'esprit du lieu, bien trop discret pour abriter un instrument de cette nature. Ici, au premier

coup d'œil, on se demande même quel genre d'objet peut bien sortir de cet atelier. Ce que l'on voit avant tout, ce sont les machines de l'atelier bois. Il faut presque chercher du regard l'occupant des lieux, qui est peut-être à l'œuvre sur ses carrés d'ébène. A moins qu'il ne soit dans l'une des pièces attenantes : l'atelier cuir ou l'atelier clé.

« Il faut que l'œil soit content »

Mieux que tout discours, Yvon va chercher quelques instruments. Tout est dit ou presque. La ligne, les clés brillantes qui rehaussent la profondeur de l'ébène, les incrustations en corne, le reflet violet du bois de palissandre, le parfait polissage du buis, et, juste fierté, le poinçon ovale « Y. le Coant-22-Binic ». Avant d'apposer cette signature, il s'en est passé des étapes. Depuis l'enfance à Bourbriac. L'attrait pour le bois. A commencer par celui des bobines de sa mère couturière. L'idée qui s'impose, à 15 ans : devenir menuisier ou ébéniste, en

tout cas avoir du bois entre les mains. Les années d'apprentissage à Auray. Le contact avec des « soixant'huitards », pour la plupart, des parisiens qui se mettent au vert pendant l'été, et qui ouvrent aussi un horizon au-delà de Bourbriac : « *A Auray il n'y avait pas beaucoup de pavés, pas beaucoup de Sorbonne non plus, mais les idées faisaient leur chemin* ».

Vient ensuite une année importante passée hors de Bretagne, à bourlinguer. « *Juste un an* », s'excuse presque Yvon. Bien sûr ce n'est pas long. A l'époque où certains ont besoin de l'Inde pour rouler leur bosse, lui, il part en Lorraine, et on comprend que cette année là a été fondamentale, aux côtés d'un artisan, menuisier de pays, qui lui a donné des clés, pour le travail et pour la vie. « *C'est intéressant de regarder chez soi, de loin* » retient Yvon. Au retour, Per Guillou, sonneur et luthier à Carhaix, fait prendre le tournant vers la musique.

Pour parler de la suite du chemin parcouru, Yvon va chercher dans sa réserve une de ses premières bombardes « *pour vous, c'est un objet, pour moi, c'est l'image d'une vie, d'une évolution* ». Pour juger l'instrument, Yvon Le Coant n'y va pas par quatre chemins « *il est mauvais, très mauvais, un barreau de chaise* ». Mais il assume, simplement. Là encore, en voyant on comprend tout : « *un fouillis de creux et de bosses* » résume Yvon. L'impétuosité d'un jeune apprenti, aussi, dans la fébrilité à montrer ce qu'il sait faire, et qui se cherche. L'envie de créer une pièce unique et donc de trop en faire. A côté, la ligne actuelle est longue, fluide, apaisée. « *Il faut que l'œil soit content* », vulgarise Yvon.

Et des regards contents, il en rencontre un nombre appréciable chez les musiciens. Parmi eux, Gilles Mevel, qui vit près de Rennes, est un compagnon de la première heure. Ensemble ils ont mis au point des prototypes. Un vrai travail de recherche, en partant d'instruments anciens. « *Yvon est hyper têtu, perfectionniste à l'extrême. Il vise le zéro défaut. Il est capable de démonter trois lave-vaisselle pour trouver une idée qui va apporter une réponse à sa*

recherche. L'ingéniosité de ce bonhomme est impressionnante ». C'est ainsi que le luthier de Binic a détourné une bille de poulie de voilier pour inventer un système unique, le sien. Son but : éliminer tout ce qui décourage les gens de jouer.

Gilles Mevel, dont la première flûte sortait d'un lot de pêche à la ligne -le pipeau rempli de bonbons et enveloppée de papier journal- partage avec Yvon la même discrétion et la même quête de qualité. Ils se retrouvent tous les ans à Saint-Chartier. C'est là qu'il faut aller, dans le centre de la France, pour rencontrer 150 luthiers d'Europe, et les trois ou quatre qui viennent de Bretagne. Les instruments Le Coant y sont admirés et essayés par les amoureux de musique traditionnelle. Saint-Chartier reçoit 40 000 visiteurs en trois jours.

« *Au départ, explique Gilles Mevel, tout musicien est accroché par l'esthétique. Un instrument est un peu son enfant, il a envie d'en être fier, qu'il soit le plus beau possible. Et puis naturellement, on y ajoute les exigences de sonorité. Les instruments à air chaud, ceux fabriqués par Yvon, reçoivent le souffle venant du corps. Au contact du bois, l'air participe à l'évolution de l'instrument qui vieillit comme le vin. La qualité de départ est essentielle.* » « *L'extérieur c'est le talent du luthier, estime Yvon le Coant, l'énigme c'est la perche intérieure. On n'a jamais fini d'y travailler* ». Pour cela, il s'entoure de musiciens, qui apportent leur avis, sans concession. « *Et à la fin, c'est moi qui tranche* » précise Yvon.

Il fait une pause, va chercher un panier. Dedans, la cafetière rouge, émaillée, contient le café prêt à réchauffer. C'est Janine qui a pensé à tout. « *C'est comme ça la femme d'un artisan, elle fait la moitié du travail. Le secrétariat, l'organisation des stands pour les expos ne seraient pas possibles sans elle* ». Et c'est avec elle qu'Yvon a pris la décision, dans les années 80, d'ouvrir dans le secteur, à Lantic, le Bar de la Musique. Un choix contraint par le marché, touché par le déclin de la musique traditionnelle. « *La musique bretonne est cyclique parce qu'elle ne fait plus partie de*

la vie. A l'origine, on était main dans la main au boulot avant de l'être dans la danse. L'un n'allait pas sans l'autre. Maintenant on paie pour aller au concert. C'est autre chose. Mais je ne peux pas changer de métier à chaque fois que la Bretagne joue au yoyo.»

Alors il retrouve l'esprit de groupe avec ses joyeux compères d'Avis de Grand Frais. Leur spécialité : les chants de marins. C'est aussi une ouverture, « *quand on a fermé sa gueule toute la semaine* ». Tout le monde est d'accord : Yvon, soit il ne dit rien, soit on n'entend que lui. D'ailleurs s'il ne dit rien, c'est qu'il écoute France Inter. « *Et la télé, plus ça va, plus ça me gonfle. Je paie ma redevance pour Arte* » estime-t-il.

Dans son atelier, deux objets le caractérisent : son agenda électronique et

ses sabots, pas pour le style, il en a toujours porté. Le sol des ateliers, c'est jamais très chaud. Et l'agenda, c'est pour prendre au progrès ce qu'il a de meilleur. Les commandes en sont facilitées. C'est ainsi que des instruments qui sortent de l'atelier de Binic se retrouvent en Irlande, Russie, à Tahiti, en Australie.

Dans son écrin de velours noir, près des vitrines d'exposition, une flûte en ébène est prête à partir en Allemagne. Elle est l'aboutissement d'un travail où on ne compte plus les heures. Il faudra attendre la retraite pour aller dans ce sens, ne plus produire qu'un ou deux instruments encore supérieurs à cette qualité, un rêve de luthier.
